



LA CRITIQUE D'ART

BIZARRE BIZARRE...

PAR HECTOR OBALK

Le peintre figuratif peut inventer ou décrire. Inventer, c'est décrire ses fantômes, et décrire, c'est suivre ce que ses yeux voient. Cette distinction existe depuis des siècles : peindre une tête « idéale » ou peindre sa cousine, peindre une scène religieuse ou peindre une nature morte, faire une peinture surréaliste ou faire une peinture réaliste. Comme le romancier qui s'inspire de sa biographie pour la transposer dans un univers inconnu, le peintre mêle le plus souvent l'invention avec la description, en agençant des éléments réalistes dans une mise en scène qui ne l'est pas. C'est le cas de la jeune artiste Karolina Orzelek, qui échafaude des paysages improbables avec des motifs bien reconnaissables d'arbres dénudés, de montagnes enneigées, de champs marécageux et de maisons qui ont l'air hantées sous des ciels boursoufflés. La palette de Gauguin et de Vuillard vient nourrir les atmosphères de David Lynch, de Tarkovski ou du « Vertigo » d'Hitchcock. Les silhouettes de balançoires vides ou d'enfants perdus sur la banquise achèvent de décrire une fin du monde qui peut frôler le cliché. Mais Orzelek est à son meilleur quand rien n'est étrange et que tout le devient, par un choix de perspective qui fait pousser des feux tricolores au milieu d'un champ de myosotis. ■

« KAROLINA ORZELEK », jusqu'au 16 avril, Galerie Dukan, 107, rue des Rosiers, Saint-Ouen (93).